

LYON

Rédacteur en Chef
DENIS BRACK

BUREAUX

77, Gr.-Rue de Guire

LYON

Directeur
JULES FRANTZ

BUREAUX

32, r. de l'Arbre-Sec



TRIBUNE DES FRANCS-PARLEURS

ABONNEMENTS : 3 mois, 2 fr. — 6 mois, 3 fr. 50 ; — Un an, 6 fr. — BUREAUX DE VENTE A LYON : Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS : Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

Les acheteurs du présent numéro pourront se faire délivrer gratuitement un supplément contenant la première séance et l'acte d'accusation des *Empoisonneuses* de Marseille.

L'article de JULES LERMINA, brillant comme toujours, nous est arrivé, mais malheureusement trop tard pour être inséré dans ce numéro.

L'INEFFABLE CHARITÉ DU PAPE

Il y a un an, à pareille époque, on jetait, à Rome, dans les cachots de l'Inquisition deux jeunes ouvriers romains, Monti et Tognetti, coupables, paraît-il, d'avoir fait partie d'une immense conjuration qui tendait à précipiter le Pape de son trône terrestre. Ou, par qui, comment ont-ils été entendus, jugés, condamnés ? rien de tout cela n'a transpiré.

Le Roi-Pontife, comme pour attester qu'il est vraiment le représentant d'une religion de paix et d'amour, s'est contenté, après une année entière de réflexion, de faire trancher la tête à ses deux sujets rebelles.

Autour de cet échafaud aux longs bras rouges, nos journaux religieux, grands et petits, font aujourd'hui tapage et célèbrent à qui mieux mieux ce qu'ils appellent « la charité ineffable » du Vicaire de J.-C. !

L'expression, il est vrai, est jolie, mais trop courtisanesque ; à mon avis, l'expression vraie est celle de « faiblesse déplorable ! ». Cette faiblesse, je voudrais pouvoir l'imputer au grand âge de Pie IX, mais elle caractérise les vingt et quelques années de son pontificat.

A peine aperçois-je ça et là quelques simples coups de guillotine !

Un jour, cinq têtes tombent au milieu des pleurs de Rome entière ; un autre jour, trois victimes seulement marchent à l'échafaud, en chantant un hymne de liberté. Puis, c'est le jeune sculpteur Costantini, puis le vieux Locatelli, puis... Cependant, n'allons pas oublier les mitraillades de Pérouse et les récentes merveilles de Mentana !

Or, combien cela fait-il de veuves et d'orphelins ?... quelques centaines, deux à trois milliers peut-être !

Et déjà, ô flatteurs, vous venez nous parler de *charité ineffable* !

Ah ! ce n'est pas aussi piétement que procédaient les grands papes d'autrefois !

Parlez-moi des Dragonnades, des massacres de Béliers, de Carcassonne, de Mirandol... parlez-moi des Cévennes, de leurs vingt-deux bourgs incendiés et de leurs vingt mille habitants égorgés, pendus ou rôtis !

C'est par milliers aussi qu'Innocent III compte ses Albigeois et Grégoire XIII ses Huguenots !

C'est par millions que compte l'Inquisition !

Lorsque les Clément V et VIII, les Martin, les Eugène, les Adrien, les Alexandre et autres, se mélaient de tuer des in-

EMBELLISSEMENTS LYONNAIS

... J'en étais là de mon article, quand j'entendis frapper... — Entrez !

— Monsieur, me dit-on, il y a là une dame qui... — Une dame ! faites entrer !... Et la personne annoncée fut introduite. Elle m'était, du reste, parfaitement inconnue.

Cette dame, qui n'était pas de la première jeunesse, avait cependant fort bon air. — Au premier abord, je remarquai dans sa toilette certains détails qui me surprirent fort.

C'était un mélange de moderne et d'antique. — Ainsi, à des vêtements et à des bijoux élégants de la dernière mode se trouvaient mêlés des objets anciens, démodés, et, — pourquoi ne le dirais-je pas, — sales !

Une particularité surtout me frappa... Sous son bras droit, l'étrangère portait un rouleau de tissage ! tandis que dans sa main gauche elle tenait deux volumes, que je crus reconnaître... Vraiment oui ! l'un était les *Heures de Lyon*, et l'autre l'*Initiateur Maçonique*.

Mon trouble ne pouvait lui échapper... — Vous ne me remettez pas, me dit-elle tout à coup ? — Ai-je donc eu déjà, Madame, répondu-je avec hésitation, l'honneur de vous rencontrer ?

— Certes, reprit-elle... Mais nous sommes de vieilles connaissances, des amis de vingt ans !

Vingt ans, et je n'en ai que vingt-quatre !... Je ne pouvais en croire mes oreilles. — Elle continua :

dividés tels que Jacques de Molay et ses Templiers, tels que Jordans Bruno, Jean Huss, Jérôme de Prague, Conecte, Arnaud de Bresee, Savonarole, Dolet, etc. ils savaient les torturer, les rouer, les brûler vifs, bref les tuer comme il faut !

Voilà de la fermeté !... Après de tels actes, les courtisans des Papes n'étaient nullement ridicules en préconisant la *charité ineffable* !

Et pourtant entre ces papes et leurs victimes il ne s'agissait que de certaines opinions théologiques et philosophiques, et nullement des intérêts temporels de la Papauté !

Ah ! lorsque de tels intérêts sont en jeu, comme aujourd'hui, on a bonne façon, vraiment, de venir vanter la *charité ineffable* !

En disant, « comme aujourd'hui », j'ose, il faut l'avouer, d'une pure conjecture, car le procès de Monti et Tognetti s'est poursuivi tout entier, loin des oreilles du profane vulgaire, dans les ombres mystérieuses du Vatican... Quelle est la vraie nature de leur crime ? leur réel degré de culpabilité ?... Qui peut l'affirmer avec certitude ?

Je dois être persuadé qu'en enveloppant de ténèbres l'instruction d'un tel forfait, Pie IX s'est inspiré seulement de sa bonté native ; mais comme l'attentat est de ceux qui méritent d'être signalés à l'exécration de l'univers, cette bonté ne m'apparaît que comme une déplorable faiblesse !

Libre aux courtisans de l'appeler *charité ineffable* !

Toutefois, on peut espérer que ces fameux débats verront tôt ou tard le jour, et alors, je l'espère, il sera clairement démontré que les deux *guillotinés* du 24 novembre dernier avaient travaillé à priver Rome de ses moines, de ses truands, de ses sicaires, et en même temps de son riche commerce de chapelets, de reliques, d'indulgences, etc. etc.

Crime assurément des plus abominables, surtout si l'on considère que le pape a un aussi grand besoin des produits de sa Rome qu'un bon pasteur du lait, de la laine et de la chair de ses brebis !

O *charité ineffable* !

Or, pour punir convenablement ces deux *échappés de l'enfer*, le Père commun des fidèles, laissant de côté les chevaliers et les buchers de ses prédécesseurs, a eu recours purement et simplement au couteau d'une guillotine ; et encore, dans sa faiblesse, a-t-il retardé d'une année, comme nous l'avons dit, cette exécution insuffisante !

Voilà, voilà sa *charité ineffable* !

On va jusqu'à prétendre que c'est bien malgré lui que Pie IX a ordonné cette double exécution !... On lui aurait fait observer, entre autres choses, que s'il renversait cet échafaud sur la terre, il fallait absolument supprimer l'Enfer dans l'autre monde ; c'est alors que le pape se serait décidé !... La logique avant tout !

Quoi qu'il en soit, je l'admire tel qu'on nous le représente au moment du drame fatal, agenouillé dans son oratoire, tantôt écoutant les pleurs désespérés des victimes que non loin de là on traîne au supplice, tantôt les mains jointes, suppliant le Seigneur de pardonner dans le ciel à ceux qui ne sauraient être pardonnés ici-bas... et peu après sa robe blanche se couvre de taches de sang !

Magnifique triomphe de sa *charité ineffable* !

Mais nos journaux religieux ont lancé une étrange parole... C'est un éclair qui a pu les éblouir, et tantant les aveugler ; mais il nous illumine, nous !

« Les deux suppliciés, ont-ils dit, étaient *francs-maçons* ! »

Or, la Franc-Maçonnerie soutient que Pie IX lui a appartenu des sa jeunesse ; elle assure que, même en devenant vieux et pape, il n'a pu se soustraire à ses engagements irrévocables, et elle en donne pour preuve le *syllabus* lui-même... car ce *factum* fameux, loin d'être fatal à l'immortelle Institution, n'aurait fait que la servir singulièrement !

— N'y a-t-il pas vingt ans que vous habitez Lyon ? — En effet, balbutiai-je... — Eh bien ?... — Eh bien ?... Je cherchais vainement à comprendre, — lorsqu'un spectacle étrange, inattendu, vint frapper mes regards... Mon interlocutrice disparaissait !... Autour d'elle s'élevait une vapeur qui, d'abord légère, allait s'épaississant de plus en plus.

Inutile de dire que je me frottai les yeux, croyant être sous l'empire d'un cauchemar... Mais, non ! ce n'était pas une illusion... Mon inconnue avait tout à fait disparu derrière un brouillard épais ! Je la cherchais en vain... — Me reconnais-tu maintenant ? l'entendis-je alors répéter.

Aussitôt une inspiration soudaine m'illumina : — Vous êtes la *Ville de Lyon*, m'écriai-je ! — A la bonne heure !... Et, se dégageant de son voile de vapeurs, la Ville de Lyon (car c'était elle), prit sans façon un siège et me fit signe de venir m'asseoir auprès d'elle.

Je commençais à retrouver mon sang froid, qui m'abandonne trop facilement. Je voulus entamer la conversation : — Savez-vous, lui dis-je... — Je te permets de me tutoyer, m'interrompit-elle ; tu me plais, mon jeune ami, et je suis bonne... ville.

— Cela me gênerait, je vous remercie. — Je repris : Savez-vous que je ne vous aurais jamais reconnue. Dame ! vous ressemblez si peu à votre statue de la place Louis XVI !... — Ne m'en parle pas : si au moins on m'avait demandé

En ce cas, il est fort probable, messieurs de l'*Univers* et consorts, que votre « *charité ineffable* » n'est rien autre que la FRATERNITÉ MAÇONNIQUE !

Denis BRACK.

INDISCRÉTIONS LYONNAISES

Le grand encan des bibelots Laforge est fini. Ça été, pendant une semaine, le rendez-vous des connaisseurs, vrais ou postiches, des artistes et des oisifs. Assez calmes au début, les enchères ont fini par s'animer et la fièvre du bric-à-brac n'a pas tardé à s'élever au diapason des belles journées de l'hôtel Drouot, de Paris.

Nous ne connaissons pas le chiffre exact des sommes encaissées par MM. les commissaires-priseurs ; il doit être fort élevé, tant mieux pour les créanciers de la liquidation ! Et puisse la leçon profiter à ceux qui, voués au sacerdoce des affaires et responsables des intérêts d'autrui, se sentent poussés à faire la part trop large à leurs goûts dispendieux, à trancher du Morny et à sonner, comme dit un proverbe trivial dont nous adoucissons la rabelaisienne énergie, de la trompette plus haut que l'embouchure. C'est comme cela que l'on fait des trous... à la lune !

Mais la leçon ne profitera pas ; il n'y a pas de danger !

Parmi ces mille objets d'art dont l'assemblage divers et hétéroclite fascinait le public bibelotier, il y avait un fort lot de chinoïseries provenant — c'est le catalogue qui l'affirme — du pillage du palais d'été de l'Empereur du Milieu. J'assistais à la vacation où se disséminèrent ces curiosités asiatiques.

Aux redites monotones de l'encanteur, un mien ami me donna un coup de coude et m'indiquant un colossal personnage à moustaches qui souriait à un magnifique émail cloisonné, comme on sourit à une vieille connaissance qu'on retrouve après une longue séparation :

— Tu vois bien ce majestueux individu, me dit-il, qui, dans son port insolent et dans sa physionomie orgueilleuse et basse à la fois, a quelque chose du mouchard et du *servant de maison* ?

— Oui... après ?

— Eh bien, il y était, au sac du palais d'été, et c'est lui-même qui tenait le sac... dans lequel un autre personnage, mort dernièrement très-gradé et en même temps très-dégradé dans l'armée, entassait les objets de prix dont sa rapacité intelligente avait su faire un superbe choix. Ce splendide brûle-parfums lui a passé par les mains là-bas, il le salue au passage et regrette bien sûr de ne pouvoir le *repiger* de rechef...

Cette frénésie avec laquelle on se dispute à prix d'or les moindres monuments de l'art d'autrefois a son côté profondément attristant.

On ne collectionne ainsi qu'aux âges de décadence et d'impuissance créatrice.

Et sans parler du grand art, si manifestement stérilisé, ainsi qu'en témoignent nos expositions de peinture et de sculpture, les arts secondaires où florissait de mille façons, le génie fécond de nos aïeux, l'orfèvrerie, la céramique, l'ébénisterie, etc. n'inventent rien de nos jours, n'enfantent rien.

mon autorisation pour me *changer* ainsi... Mais j'ai peu de temps à moi ; il faut que tu saches ce qui m'amène.

— Je ne vous cache pas mon impatience et ma curiosité.

— Voici... Dans le *Refusé*, que je lis assidûment, salue Frantz, tu as justement *satiriqué*, — après bien d'autres, — certains embellissements dont on m'a trop prodigement enlaidie. Or, relever les erreurs est bien, mais il y a peut-être mieux à faire... Ne penses-tu pas qu'indiquer les améliorations utiles, les projets vraiment désirables, serait une tâche louable en même temps qu'intéressante ?

— Sous ma plume, répondis-je modestement, ce ne serait guère qu'une tâche... d'encre. Et puis, ajoutai-je, n'y aurait-il pas à craindre, en abordant un tel sujet, de se heurter à des questions interdites à nous ?

— Nullement ; les murs auxquels tu pourrais toucher n'auraient rien de commun avec *celui* de la vie privée.

— Oui... mais les nombreuses questions d'économie que nous devons nous contenter de saluer, nous, pauvres incantionnés ?

— L'économie *édilitaire* est la seule à qui tu auras affaire, — et elle ne t'est pas interdite, que je sache !

— Vrai Dieu, non, pas encore... c'est sans doute un oubli. Et j'ajoutai : Eh bien, j'essaierai.

— A la bonne heure. Pour moi, je veux faciliter ton travail, mon jeune ami. Voici un mémoire que j'ai apporté à ton intention, dans lequel j'ai consigné les principales améliorations, modifications, qu'il serait à désirer voir introduire dans mon

On copie, on pastiche et voilà tout. On n'a pas même le courage de s'essayer à être original.

Non, je ne me figure pas ce que pourrait être une vente de curiosités et bibelots contemporains se faisant, dans quelques siècles, en notre bonne ville de Lyon. Cette hypothèse éveille dans mon esprit les hallucinations les plus burlesques.

Qu'est-ce qu'on pourra bien miser dans un encan pareil ? Et quel pourrait bien être un bric-à-brac Second Empire ?

J'entends d'ici la voix narquoise du commissaire priseur de l'avenir demandant s'il y a marchand pour :

... Un autographe de M. Communiqué...
... La lyre de M. Belmontet...
... Un couronnement d'édifice, forme poisson d'avril, n'ayant jamais servi...
Et en fait de curiosités lyonnaises, annonçant :
... La musette d'un poète bucolico-élégiaque devenu haut fonctionnaire. Sur cette musette est inscrit un refrain d'un autre poète d'alors — (qui ne fut jamais que poète) :

Qu'on apporte du houx
Pour y percer trois trous,
Du houx, du buis, ou du sureau,
Avec une peau de chevreau !

... Un exemplaire relié en parchemin d'un Noël (Second Empire), plein de grâce et de simplicité, le *Noël des Vergers*. — Si le commissaire priseur est ferré sur les légendes locales, il pourra ajouter : Noël auquel M^{lle} X... préféra ceux de la Monnaie (poète dijonnais antérieur de deux cents ans)...

... Un buste par Bonnet, statuaire lyonnais, et représentant un autre Bonnet, grand-chef des travaux publics de la ville, sculpté dans un caillou du cours d'Herbouville...

... La crosse d'un fameux archevêque, montée en assommoir à l'usage des brebis égarées dans les parages du gallicanisme...

... Le bénitier d'un abbé ayant servi de bras droit à ce prélat. L'abbé est peu connu, mais le bénitier a la rare propriété de changer l'eau en vitriol... etc. etc. etc.

Complète, lecteur, à ton gré, ce catalogue falot !

Nobody.

TIC-TAC

DE LA VILLE.

Il y a dix-sept ans, à pareil jour... Mais soyons gai...

Soyons excessivement gai... Si nous parlions du bourreau. — Pardon... du *fonctionnaire chargé de l'exécution des hautes œuvres* de Paris ?
Ah, bath ! Laissons-le mourir en paix !

Parlons des fêtes de la Cour.
Après les exploits cynégétiques de Messieurs de Compiègne, — qui ont dû faire frémir de joie et d'orgueil tous les cœurs bien pensants, — sont venus les *Tableaux vivants de la Cour*. Ce spectacle obtient chaque année le plus grand succès.

On choisit pour interprètes les plus beaux corps, porteurs des plus grands noms. — En vérité, cela ne doit pas manquer de *charmes*.

Il y aurait pourtant moyen de rendre ces divertissements plus intéressants encore.
Si l'on m'en croyait, au lieu de charger du choix des sujets desdits tableaux MM. Violet-Leduc et Cabanel, hommes d'un

sein. Fais-en ton profit, — et puisse, à son tour, l'Administration en faire le sien !

Ceci dit, la Ville de Lyon se disposa à quitter ma chambre. Je m'aperçus alors qu'il pleuvait : le temps était affreux, un temps à ne pas mettre un... jésuite à la rue.

— Vous n'avez pas de voiture, lui demandai-je ? — Je n'ai pas même un véloce...
— Alors, permettez-moi de vous offrir un parapluie !... — C'est inutile. La pluie, ça me connaît... Au fait, ajouta-telle en se ravisant, prête-moi cinq sous, je prendrai l'omnibus.

— Vous avez oublié votre porte-monnaie, fis-je surpris ? — Tu ris ?... Mon porte-monnaie ! Tu sais bien qu'il retarde de quelque cinquante millions... A revoir, mon jeune ami !

Et la Ville de Lyon sortit en fredonnant :

Je dois bien cinquante millions...
Rions, travaillons et prions...
Oui, je dois cinquante millions...

Je me précipitai alors sur le manuscrit qu'elle avait déposé sur mon bureau, et je le parcourus avidement.

Peut-être vous ferai-je part, un jour ou l'autre de *Ce que désire la Ville de Lyon*.

Paul Doux.

gout véritablement trop archaïque on laisserait ce soin à Henri Rochefort, assisté d'André Gill... Ah! les tableaux de la Cour vraiment vivants que l'on aurait alors...

A propos de Rochefort. — J'ai fait dernièrement une tournée en Suisse. — Ce pays de mes rêves! Or, en passant à Genève, j'ai eu l'occasion de constater le succès — colossal — que continue d'y obtenir la *Lanterne*. Jamais en France, dans les plus beaux moments, l'engouement n'a été aussi excessif. On ne voit que portraits de Rochefort, accompagnés, chez les libraires et les débitants de tabac (qui sont nombreux comme on sait) des collections tout entières de son œuvre; — partout ils occupent, sans conteste, les places les plus apparentes dans les vitrines.

Notons ceci, en passant: Bien que continuant d'être marquée 50 cent., la *Lanterne* se vend 80 cent., c'est un prix fait... c'est à prendre ou à laisser, — et on ne laisse pas!

De fait, cette furie se comprend... Rien d'amusant comme les numéros actuels de la *Lanterne*, « qui passe de plus en plus les frontières. » ainsi que le dit plaisamment l'auteur lui-même.

Plus que jamais, aujourd'hui qu'il n'est pas tenu aux mêmes ménagements, (n'ayant rien à perdre), Rochefort est terrible, — terrible dans sa causticité, car il se garde bien d'abandonner le sourire — qui fait sa force.

Il est bien entendu que je ne pouvais songer à revenir, sans rapporter quelques collections de *Lanternes*. — Voici le moyen aussi simple qu'ingénieux, (est-il neuf? je n'en sais rien) que j'ai imaginé pour leur faire franchir les frontières. — Vous pourrez en user, — il est... souverain!

Mais vous me promettez le secret?... Vous vous procurez (chez tous les libraires) un exemplaire de la *Vie de César*, de... précisément! — Il est inutile de la lire... Au besoin la couverture suffit; car il s'agit uniquement de remplacer les feuilles intérieures par les numéros déployés de la *Lanterne*. — C'est simple comme... Dalia!

C'est étonnant, ce que contient de *Lanternes*, — en passant — une *Vie de César*, de S. M. Napoléon III.

Et voilà pourquoi... Marfori est muet!

Le mot de la fin... A quand?... Paul Doux.

LES BOULEVARDS

Tenons bien la rampe! Il est temps de jeter ce cri d'alarme, car de toutes parts les mains affaiblies s'ouvrent, les nerfs se détendent, les individualités célèbres dégringolent dans l'éternité. Havin, Rossini, Rothschild, hier Mallefle, aujourd'hui Berryer.

Tenons bien la rampe! nous tous dont la vie habituelle est menée à grandes guides. Nous ne dormons pas assez, nous couchant à l'heure où l'on se lève et nous levant au moment où les épiciers se couchent.

Tenons bien la rampe! nous qui fouettons notre sang à coups de caté. Changeons notre régime, nous buvons trop, nous fumons trop, nous aimons trop. Et quand arrive l'heure où nous devrions être des hommes, nous éprouvons des picotements dans le dos, l'épine dorsale est flambée, un homme à la mer!

Tenons bien la rampe et travaillons largement. Il faut qu'après nous il reste quelque chose. Si nous n'avons qu'une idée cramponnons-nous à elle, polissons-la et tâchons de la servir dans l'or pur. Instruisons ou amusons, peu importe, mais marquons notre place. Il faut qu'à notre dernière demeure nous soyons accompagnés par les pleurs intelligents ou par les éclats de rire.

Mais d'où me viennent aujourd'hui ces sombres et mélancoliques idées? Tous ces chassapots qui font merveille, et ces mitrailleuses que l'on voudrait essayer m'inquiètent et me turlupinent. Souvent dans mes nuits d'insomnie, j'envoie au ciel ce souhait vingt fois répété: Mon Dieu! enlevez-nous les inventeurs d'engins destructifs, les politiques à courte vue, les insulteurs soudoyés, mais de grâce, laissez-nous, mon Dieu, les petites femmes, les petits oiseaux et les petites fleurs!

La vente des bijoux de l'ex-duchesse de Morny, aujourd'hui duchesse de Sesto, a produit la bagatelle de 600,000 francs. C'est une paille!

Parlez-nous des ventes d'actrices, celles-là du moins attrapent gentiment le petit million. Ah! mais!

Feuilleton du Refusé

N° 51.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PREMIÈRE PARTIE

I. 15

ACCUSÉS D'AVRIL

(1834)

Par UN OUBLIÉ

Audience du 7 mai.

LES ACCUSÉS. — Tous, nous voulons nos défenseurs. REVERCHON. — C'est un scandale que la cour cherche à semer la division parmi les accusés, pour s'en prévaloir contre eux. Interrogez tous nos camarades; ils vous répondront en masse qu'ils n'acceptent pas le débat.

Tous les accusés, se levant. — Oui! oui! nous voulons nos défenseurs (Agitation visible au parquet et parmi les pairs.)

LE PRÉSIDENT, tâchant de dominer le tumulte. — Gardes, faites donc asseoir les accusés.

Chose extraordinaire, à la vente des femmes du monde on voit beaucoup d'actrices et à celles de ces dernières on voit beaucoup de femmes du monde. Aussi les bijoux changent de mains et reviennent toujours à leur première destination. Je connais un comte qui a acheté trois fois le même bracelet, deux fois pour sa maîtresse et une fois pour sa femme. Et ça n'est pas fini.

Un monsieur Courbebaïsse, de Bordeaux, vient de découvrir un astre de première grandeur. Ce monsieur est ingénieur et cela m'étonne énormément, car il me semble que les ingénieurs doivent plutôt s'occuper de la terre que du ciel. Mais enfin tous les goûts sont dans la nature, si les ingénieurs inventent des étoiles, les astronomes vont créer des chemins de fer, ça va être du propre!

Ce n'était pas assez du Vésuve, voilà l'Etna qui s'en mêle. L'éruption a commencé le 27 novembre et menace de prendre des proportions colossales. — Un de mes amis me proposait un jour une idée que j'accueillais avec enthousiasme. Il s'agissait de créer par actions une compagnie qui se chargerait d'empêcher les éruptions de volcans. — Son système était simple comme bonjour, il voulait tout bêtement blinder l'ouverture des monstres. Durant quinze jours nous battîmes tous deux le pavé de Paris, pour trouver des actionnaires, eh bien, là, franchement, ça n'a pas pris.

Et pourtant, emprunter de l'argent pour blinder les volcans ou pour exploiter les mines de mélasse d'Haiti, ça n'est pas plus canaille l'un que l'autre. Oui, mais quand il s'agit de mélasse, les épiciers donnent toujours.

A propos de volcans, je me suis laissé dire que la terre se purge par ses ouvertures. Depuis quelque temps elle se purge bien souvent, la terre, il faut qu'elle soit bigrement sale à l'intérieur. Il est vrai qu'au dessus c'est absolument la même chose.

Deux amis se rencontrent sur le boulevard: — Matin, dit l'un, tu as la figure rayonnante aujourd'hui, il t'est donc arrivé quelque événement heureux? — Oh! peu de chose, c'est inutile d'en parler. — Mais encore. — Eh bien! je suis veuf!

Réjouissons-nous, on vient d'ouvrir un cours de *tamboul* à la bibliothèque impériale. Tous ignorez ce que c'est, le *tamboul*. Il paraît que c'est une langue qui se parle au diable, au vent, tout là-bas, là-bas dans les Indes.

Les Indiens de Paris, je crois qu'il y en a au moins trois, vont être bien contents. C'est égal, si jamais on me pince à ce cours-là, je veux bien qu'on me chasse-potte!

On vient d'arrêter un mari fantaisiste coupable d'avoir battu sa femme, à ce point qu'il lui avait désarticulé la mâchoire. La pauvre malheureuse a été transportée à l'Hôtel-Dieu.

Le mari est coupable et mérite une punition sévère, car enfin on peut bien battre sa femme sans la casser.

Le jeune vicomte de Jongle Lesécus de Papa est en soirée et paraît s'ennuyer à plusieurs louis l'heure. Pour se distraire, il éternue bruyamment. La haute baronne de Rindacier s'approche:

— A vos souhaits, vicomte. — Merci, chère baronne, mais je n'ai qu'un désir et je vous en offre la moitié. — Accepté d'avance, mais quel est ce désir? — Mon lit, baronne! ..

Emile LAMBRY

BIBLIOTHÈQUE DU SOIR

Depuis le 7 janvier, la bibliothèque du Palais Saint-Pierre est ouverte le soir au public, de 6 à 9 heures.

Jusqu'à présent un très-petit nombre de personnes ont profité de cette faveur municipale. — Pourquoi? — Pour deux motifs.

Le premier, c'est qu'il n'y a guère que la classe privilégiée des lecteurs du *Salut Public* ou du *Courrier*, qui ait été avertie de la création de cette bibliothèque du soir. Le second, c'est que LA SALLE N'ÉTANT PAS CHAUFFÉE, on ne s'y hasarde que lorsqu'on ne peut pas mieux faire.

Les gardes municipaux engagent avec douceur les accusés à s'asseoir. Les officiers semblent donner des ordres pour qu'on les emmène.

LAGRANGE. — Vous voulez que chacun parle pour soi. Eh bien! je demande la parole en mon nom personnel, afin de vous éviter tout prétexte.

Le président prononce, pour l'arrêter, quelques paroles qui restent sans effet.

LAGRANGE, continuant. — En me soumettant à comparaître devant vous, en me résignant à me faire déchirer en morceaux, plutôt que de me laisser arracher à mes juges naturels pour être traîné devant un tribunal exceptionnel, mon seul désir, le seul désir de mes compagnons et de moi, notre seul besoin était de venir rendre compte au pays et de nos pensées et de nos doctrines et de nos actes.

Mais à la direction que vous paraissez déterminés à donner aux débats, il nous est facile d'apercevoir que vous avez décidé irrévocablement que notre défense serait déshéritée de tous les moyens de publicité et de vigueur que tout accusé a le droit de réclamer et d'attendre. (Avec une voix émue et solennelle) En conséquence, sans qu'aucune de mes réponses, lors de mon interrogatoire et ici, puisse en rien être considérée comme une adhésion à votre compétence que je nie, je proteste contre la marche inconcevable d'une procédure inouïe, qui a jeté pêle-mêle, et sans les compter, dans des cachots infects une masse de citoyens dont la plupart, étrangers au prétendu crime qu'on nous impute, n'ont été rendus à la liberté qu'après neuf mois d'une horrible prévention, quand

Pour ma part, je me rappelle trop le rhume que j'y ai pincé pendant la première semaine de l'ouverture, pour m'y risquer de nouveau en cette saison!

En ce temps-là, c'était l'aide bibliothécaire, déjà de service le matin, qui faisait le service du soir. Je ne sais si la ville ne lui payait pas son huile, mais dans tous les cas il ne paraissait que médiocrement satisfait de ce surcroît de besogne, et quand se présentait l'occasion d'exhaler sa mauvaise humeur, il ne manquait pas de la saisir.

Un soir, voulant recueillir quelques notes, je lui portai l'encrier qui était sur la table et le pria de me donner un peu d'encre.

Le cher homme parut indigné de mon audace. Il m'arracha brusquement le récipient des mains en me disant d'un ton... moins qu'aimable: « On ne donne pas de l'encre le soir! »

Je me retirai sans rien objecter, et le lendemain j'y retournai muni d'un encrier de poche. Ce soir là l'employé ne me dit rien, mais le jour suivant me revoyant de nouveau au travail, il n'y tint plus et vint à moi brusquement: « Fermez votre encrier, me dit-il, il est DÉFENDU D'ÉCRIRE LE SOIR! »

Pour le coup je me révoltai: c'est donc pour le plaisir de me taquiner? m'écriai-je.

— Non monsieur, c'est UN ORDRE.

A Paris les bibliothèques sont ouvertes le soir jusqu'à 10 heures, les étudiants y portent, s'ils veulent, leurs livres d'étude; on peut y lire, écrire, dessiner, faire tout en un mot, excepté du bruit.

Au Palais Saint-Pierre l'éclairage est insuffisant, la salle n'est pas chauffée et on défend de prendre des notes!

Dans quel but alors cette bibliothèque du soir a-t-elle été ouverte?

N'est-ce donc que pour le prétexte de créer une nouvelle sinécure, histoire de faire 3,000 fr. de rentes à Josephin Soulayr, le poète décoré?

Nous attendons une explication.

Le Secrétaire de la rédaction, Jules CÉLÈS.

Au dernier moment, nous retirons les *Chevaliers de la trique* de Barrillot: un accident cocasse oblige le célèbre triqueur lyonnais à jeter, pour aujourd'hui, un crêpe sur son bâton noueux.

Samedi prochain, dans sa quatrième satire, notre ami poète prendra une revanche qui sera terrible...

LA SEMAINE

Dimanche dernier, notre impresario annonçait *Guillaume Tell*:

Ce n'était pas au bénéfice de la mémoire de Rossini.

Voici une partie de l'affiche.

GUILLAUME TELL

Grand opéra de Joux, musique de Rossini

(Ici la distribution et au-dessous on distinguait de loin en lettres capitales ces mots:)

PAS D'ENSEMBLE!

M. D'Herblay a du moins le mérite de la franchise.

Des nouvelles fraîches de l'oranger — symbole d'innocence — de la place de l'Impératrice.

Il paraît qu'un riche harpagon de notre ville se serait vu dans la nécessité d'en faire l'acquisition moyennant une somme considérable; on parle de plusieurs zéros.

De l'oranger — symbole d'innocence — à M. Tardieu, la transition est peut-être un peu brusque, mais enfin... Un correspondant nous demande si l'assassin de cet honnête négociant a été arrêté!

Est-ce un meurtre de tuer un mouchard? Les uns disent oui, d'autres non; d'aucuns enfin renvoient cette question à la société protectrice des animaux. Le tribunal de Toulouse semble l'avoir résolu. Le nommé Charles Louis, ayant déjà subi trois condamnations graves, donne un coup de couteau à M. Pradiès, qu'il prend pour un agent de la police secrète, voici en quels termes il exprime son repentir.

leur santé a été minée par le régime inqualifiable des prisons où on les avait entassés, quand la ruine de leurs malheureuses familles a été consommée

Je proteste contre la translation de mes compagnons et de moi à 120 lieues de leur pays, parce que cette translation est immorale et odieuse, parce qu'elle les arrache violemment à leurs familles, parce qu'elle les prive de pouvoir présenter à leurs juges une masse considérable de témoins, qui importaient pour la connaissance de la vérité, et que la nécessité de gagner leur vie empêche de faire un long et dispendieux voyage, et que la cour des pairs n'appelle pas d'office, et que les accusés, réduits par le pouvoir à la misère, ne peuvent appeler à leurs frais.

Je proteste contre le refus de nous réunir à nos amis de Paris et de Lyon, et surtout contre la séparation inconcevable qu'on a exécutée entre nous autres Lyonnais, séparation d'autant plus odieuse qu'elle ne peut avoir d'autre prétexte que d'empêcher l'unanimité de la défense, et de la diviser par d'ignobles moyens.

Je proteste contre le régime des prisons de Lyon, où la plus grossière nourriture nous a été refusée, où nous n'avions que de la paille humide pour reposer nos corps souffrants.

Je proteste surtout contre le régime dégradant et inquisitorial de la prison du Luxembourg, qui nous fait regretter le séjour des cachots que nous partageons avec les voleurs et les assassins.

Je proteste contre les dispositions mesquines et dégoûtantes des places qui nous sont réservées, tant

« Si j'avais pu supposer que mon coup dût porter sur une autre personne qu'un agent secret, j'aurais mieux aimé me tuer, comme je l'avais projeté. Mais si j'avais frappé un mouchard, je n'en aurais point de regret. »

Un semblable repentir lui vaut le bénéfice des circonstances atténuantes, et il est condamné à vingt ans de travaux forcés.

—X—

Lundi dernier, réouverture des cours de M... Soupé.

Allez-vous au cours de M... Soupé? — Ma foi, non.

Vous avez grand tort: il y a là six cents personnes environ, hommes et femmes: les dames du monde et les messieurs à qui les moyens permettent de donner au premier janvier quarante sous au concierge, sont, grâce à cette protection, introduits dans l'enceinte réservée au professeur; les autres se morfondent dans la salle toujours comble, assis à moitié sur leurs voisins, déjà bien heureux de l'être.

D'ailleurs un public invariable: trois ou quatre cents vieux rentiers, cinquante militaires, pas mal de collégiens, et des dames, Dieu sait combien! les rentiers y vont pour se chauffer et passer la soirée ou parce qu'on leur a dit que M. Soupé est bien rigolo, les troupiers pour s'asseoir, et les dames parce qu'il y en a d'autres.

Quant au vrai public, le public lettré, qui n'a pas le temps ou la patience de faire queue, il s'abstient. D'ailleurs, M. Soupé, avec ses mêmes pointes régulièrement rééditées à chaque séance, ne plaît guère à qui l'entend souvent: aussi n'est-il pour un homme de goût, qu'un compilateur intelligent, qui, après avoir fouillé dans des ouvrages plus ou moins obscurs, vient offrir la quintessence d'auteurs que personne ne voudrait se donner la peine de lire.

Cependant, il charme son public ordinaire; et combien de ses auditeurs, après avoir dormi pendant une heure, se réveillent juste à temps pour applaudir celui qui leur a procuré ce doux repos. Ce qui prouve que tout le monde est content.

—X—

Il se passe à Lyon depuis quelques jours une chose vraiment extraordinaire. L'horloge de la Charité marche régulièrement; celle de l'Hôtel-de-Ville même à l'air de vouloir se ranger. Or, pour qui connaît les habitudes de ces deux chronomètres, un tel changement est incompréhensible.

Comme ils rivalisaient d'inexactitude, il n'y a pas encore un mois! quelle émulation! Si l'aiguille de l'Hôtel-de-Ville retardait de dix minutes, vite celle de la Charité avançait de quinze.

Ce temps est fini! tant pis.

—X—

En revanche les cadrans de nos reverbères ne vont plus du tout.

M. Charvet, qui doit connaître sans doute le tempérament vicieux de ses produits, devrait faire imprimer un indicateur à peu près de ce genre.

Heure exacte.	Aux cadrans reverbères.
8 h.	8 h. 12 m.
9 h.	9 h. 23 m.
10 h.	11 h. 14 m.

Et ainsi de suite.

Le *Refusé* donnerait cet ouvrage en prime à ses lecteurs.

—X—

Il y a des gens qui promènent leur chien, voire même leur chat: mais le chien fut-il chien de due ou de marquis, la chose se fait sans cérémonie. Mais voici le progrès, (ne pas confondre avec le journal démocratique) qui s'en mêle!...

Le comte de Palikao a un cheval. Jusqu'ici rien d'étonnant. Or, ce noble animal (le cheval) est, paraît-il, sujet à la migraine, car tous les jours à peu près, on peut le voir, suivi de son... valet de chambre, (celui du cheval, toujours) parcourir nos rues et nos quais, non pas simplement, comme un cheval du peuple, mais comme un cheval aristocratique, tête haute, et escorté de trois ou quatre hussards.

On n'a pas su me dire si les factionnaires lui présentent les armes.

—X—

Enseigne copiée rue Vaubeccour.

CICÉRON TAILLEUR

POUR LE CIVIL

Et le clergé se charge du dégraissage

—X—

En police correctionnelle.

— Accusé, avez-vous des antécédents judiciaires? — Non, monsieur le président. Ah! Si!... attendez... j'ai été juré.

Albert DUNOIS.

à l'audience qu'au lieu de dépôt, où nous sommes condamnés à étouffer, tandis qu'une légère dépense, économisée sur les frais énormes qu'a exigés le luxe de décoration pour la salle et de confortables pour les juges, aurait suffi pour nous garantir des maladies auxquelles nous expose le manque d'air et d'espace pendant un procès que vous paraissez décidés à rendre éternel.

Je proteste contre la non admission du public aux débats, car je n'appelle pas public les quelques amis à qui vous avez remis des billets *gratuits* pour voir nos figures souffrantes et votre luxe oriental; ce n'est pas le peuple vrai, mais le public des salons du ministère, que je vois ici; tandis que nos femmes, nos mères, nos sœurs, nos vieux pères sont repoussés brutalement et gémissent à la porte.

Je proteste enfin, et ici surtout, je proteste non-seulement au nom de mes compagnons, mais au nom de l'humanité, au nom de la pudeur publique, contre l'inqualifiable arrêt, qui a été rendu dans l'avant-dernière séance, sur un simple réquisitoire d'un homme du roi, et sans que la réplique ait été permise aux prévenus.

Je proteste contre cet arrêt qui viole tous les droits naturels et légaux de la défense, contre cet arrêt qui s'appuie sur une disposition de la loi particulière, absolument particulière aux cours d'assises; mais point à aucune autre, point surtout à la cour des pairs, qui ainsi que le ministère public le déclare lui-même, n'est qu'une cour exceptionnelle!...

(La suite au prochain numéro.)

A BATONS ROMPUS



Voici l'état de fortune de madame la comtesse Walewska : Le comte Walewski a laissé onze cent mille francs sur lesquels sa veuve hérite de vingt mille livres de rente. Le Conseil d'Etat est saisi d'un projet de pension de vingt mille francs ; la place de dame d'honneur rapporte trente mille francs ; le domaine des Landes a été racheté quinze cents mille francs par l'Empereur. La moitié de cette somme revient à M^{me} Walewska. L'Empereur lui fait en outre une pension sur sa cassette particulière.

On lisait il y a quelques semaines dans tous les journaux :

« M. Walewski est mort pauvre. »
— Peuh ! disait quelqu'un en parlant de la situation financière de cet homme d'état de second ordre, *aurea mediocritas* !
Mediocritas, oui, mais excessivement *aurea*.



Une aventure d'hier qui s'est passée sur une de nos lignes de chemins de fer que je ne désignerai pas autrement qu'en disant qu'elle conduit directement de Paris à Bruxelles.

Deux messieurs, inconnus l'un à l'autre, se trouvaient seuls dans un compartiment de 1^{re} classe d'un train filant vers Paris.

L'un d'eux prend dans sa valise une petite brochure à couverture rouge qu'il se met à lire avec un plaisir évident.

L'autre monsieur se lève, arrache la brochure des mains du lecteur, tire de sa poche une écharpe qu'il ceint et dit :

— Monsieur, je suis commissaire de police, et je saisis cette *Lanterne* ; vous devez savoir que c'est un pamphlet prohibé.

Devant cette mesure administrative, le délinquant s'incline et se renforce dans son coin où, bientôt, il paraît s'endormir.

De son côté, le commissaire de police, guignant de l'œil le voyageur, et rassuré par ses ronflements, allume un cigare et parcourt d'un œil avide le journal d'Henri Rochefort.

Tout à coup, le dormeur bondit, attrape la brochure d'une main, prend de l'autre, dans sa poche, une écharpe qu'il ceint à son tour et dit :

— Monsieur, je suis également commissaire de police et je saisis cette *Lanterne* ; vous devez savoir que c'est un pamphlet prohibé. De plus, je vous dresse procès-verbal pour fumer dans un wagon, malgré les ordonnances de police qui le défendent.

A commissaire, commissaire et demi.



Le théâtre des Folies-Marigny donne une revue sous ce titre : *A la barque ! à la barque !*

Si toutes les huitres répondent à ce cri bien connu, le théâtre ne désemplira pas de longtemps.



Arthur et Nini, — deux amoureux d'un drôle de monde et d'un monde de drôles, — étaient brouillés depuis quelque temps.

On leur ménagea une entrevue, ils se virent, bref, ils se raccommodèrent.

— Eh bien, dit quelqu'un à la femme de chambre de Nini, Arthur est donc remis avec votre maîtresse ?

— S'ils sont remis ! répartit la soubrette, je le crois bien ! Ils en ont cassé une roulette d'un fauteuil !



Un mot d'enfant, pour finir.

Bébé à un ami de la maison :

— Dis donc, monsieur, qu'est-ce que c'est qu'à que tu as sur les jambes ?

— Cela, mon petit ami, c'est un pantalon.

— Est-ce que ça n'a pas encore un autre nom ?

— Si, une culotte.

— Une culotte, c'est cela. Dis donc, monsieur, tu la retires donc quand tu es chez toi, ta culotte ?

— Mais non, mon ami, pourquoi ?

— Ah ! c'est que papa dit comme ça que, dans ton ménage, c'est ta femme qui la porte.

JULES PELPEL.

POURQUOI ?

Sous ce titre original, notre collaborateur et ami Jules Pospel, vient de publier une brochure des plus piquantes.

Rien de plus spirituel, de plus fin, de plus incisif que cette multitude de points d'interrogation ! Les lecteurs du *Refusé* y retrouveront l'esprit caustique qui, chaque semaine, les charme à *Bâtons rompus*. A son vif appel surgissent des réponses armées de verges, qui joyeusement flagellent les petits ridicules, les petits vices, les petites iniquités de notre petite époque.

Intéressant spectacle !

A MON NEVEU LE SÉMINARISTE.

DEUXIÈME LETTRE.

Qui se serait douté, ô mon cher Théophile, que la lettre que je t'écrivis dernièrement, contenant des choses dangereuses ? Cependant cela s'est trouvé ainsi, et tu n'as pu la lire telle que je te l'écrivais. J'aurais fait de la *subversion* comme M. Jourdain faisait de la prose. Pour éviter cela, je m'abstiendrai à l'avenir, autant que possible, d'émettre des appréciations, et je soumettrai seulement à tes pieuses méditations les sujets intéressants.

* Les Brotteaux ont vu, il y a quelques jours, l'exposition d'un capucin. Après l'exposition des reliques, ce n'est pas surprenant, le corps d'un capucin étant une relique future que l'on expose par anticipation. Si ces choses-là peuvent être faites sérieusement, admirons leurs auteurs, et ne commentons pas ces actes. Si elles ne sont pas sérieuses.... je te dirai de vive voix ce que j'en pense.

Si j'en crois les annonces des grands timbrés, le nombre des *Trappistes* (liqueurs bénies ; une indulgence par petit verre), augmente tous les jours. Parmi les accommodements possibles avec le ciel, on a découvert l'union agréable et avantageuse du service de Dieu et du commerce des liqueurs. Ascétisme et distillation ; prie-dieu et alambic ; béatitude et alcoolisme, voilà où tu vas, mon enfant. Crois-tu toujours à ton sacerdoce ? songes-tu un peu plus au commerce.

Au fait, c'est une bonne affaire que ces liqueurs de dessert et de couvent. Leur commerce permet aux pères généraux — et généreux, dit une petite ineptie hebdomadaire — de ces établissements, d'offrir de temps en temps cent mille francs pour bâtir des églises. Les libres penseurs ne sont pas si riches que cela. Il est vrai qu'ils n'ont pas fait vœu de pauvreté.

On fait un appel aux *fidèles* pour obtenir des matériaux dignes de figurer dans l'*Album pontifical* qui contiendra les *merveilles catholiques de la France*. Il est de ton devoir, en ta qualité de *fidèle*, d'y contribuer. Signale donc à qui de droit le joli motif, pour une scène d'intérieur, qu'on peut trouver dans la triste histoire de Calas. L'histoire du chevalier de la Barre, condamné, par un arrêt du parlement d'Abbeville, en date du 28 février 1766, à avoir la langue et la main droite coupées et à être ensuite brûlé vif, pour le crime de n'avoir pas salué une procession de capucins, offrira aussi plusieurs épisodes dignes de l'objectif et de l'album. Je ne te parle pas des hautes merveilles telles que la Saint-Barthélemy, des dragonnades, la révocation de l'édit de Nantes, etc. qui assurément ne seront pas omises.

Je voulais te parler de l'histoire touchante de ces deux vieux protestants, mari et femme qui, l'un après l'autre, pleurent et se convertissent en examinant une cathédrale, mais cette histoire me fait si bien l'effet d'un conte que je ne m'y arrête pas. Histoire ou conte — souvent l'un vaut l'autre — c'est bien trouvé. Comme vous avez de l'esprit dans vos sacristies !!!

L'évêque d'Orléans prépare un nouvel ouvrage intitulé : *Le mariage chrétien*. Je le lirai simplement pour avoir le plaisir de t'en parler.

Je n'avais pas l'honneur de connaître Notre-Dame de Lourdes, mais j'apprends avec un bien vif plaisir qu'elle vient de guérir le R. P. Hermann d'une ophthalmie très-dangereuse. Traitement : une *neuvaine*, et pour collyre, l'eau de la fontaine miraculeuse, car il n'y a pas de Notre-Dame sans fontaine miraculeuse. Je ne fais aucune réflexion sur cette guérison. Celles que l'on peut faire suffiraient à remplir plusieurs lettres. Je te les soumettrai, ici ou, ailleurs, avec quelques développements. Aujourd'hui je te signale seulement le fait, afin que, si tu es malade, tu puisses aller consulter cette excellente Notre-Dame.

Ton oncle,
P. PYRÈTRE.

SILHOUETTE MUSICALE

2^e Série, n° 10.

JULES MONESTIER,

Directeur de l'Alliance lyrique.

BIOGRAPHIE

Est né à Avignon (Vaucluse), l'année où mourut le grand Napoléon. A étudié la fugue et le contrepoint dans Fétis... ou ailleurs, et fut un moment professeur de piano à Saint-Denis. N'ayant pu rencontrer un artiste de talent pour interpréter ses élucubrations musicales il s'est jeté à corps perdu dans les sociétés d'orphéons.

PROFIL

Bel homme ! — tête un peu... déprimée, — mise toujours soignée et chapeau à larges ailes.

EN MUSIQUE

A la prétention de se croire compositeur parce qu'il a écrit quelques chœurs, entre autres *La séparation des apôtres*, une réminiscence de *La Fille* et de *La Lisette de Béranger*. A composé une chanson pour la corporation des ouvriers plâtriers d'Avignon que ceux-ci n'ont jamais pu apprendre. A envoyé l'année dernière une *messe en musique* au pape et a reçu, pour cette bonne... *intention*, la bénédiction apostolique... et un grimoire tout latin, orné d'un superbe crucifix en os.

CANCANS

A pour principe, lorsqu'il fait répéter, de saisir par les épaules tout sociétaire rétif et de lui introduire sa pensée à l'aide de ce renforcement.

A présidé le jury de la première division au concours de Grenoble (sa modestie n'en a nullement souffert) et trouvé moyen de méconter tout le monde, même ses hôtes. — Etait superbe à voir quand, monté sur l'estrade, avant la distribution des prix, il dirigeait le chœur Salut aux chanteurs, avec des gestes d'ancien télégraphe. — Feraient bien en pareille circonstance de s'entendre avec les exécutants pour les suivre ou se laisser rattraper et ne pas semer tant de mesures inutiles dans l'espace.

Va croire que cette silhouette est due à quelque société orphéonique de notre ville, à laquelle il aura fait distribuer des médailles en chocolat ; mais.... je n'en dis pas plus long.

A d'autres,

L'ACCEPTÉ.

Le *Barbare*, que nous avons annoncé, ne paraîtra pas. Les raisons en sont exposées dans le premier numéro de *Démocratie* qui a paru le 3 décembre et sera rédigé par les collaborateurs du *Barbare*.

Bureau du journal, à Paris, rue de la Vieille-Estrapade, 3.
Dépôt, à Lyon, 34, rue Tupin.
On s'abonne aussi au bureau du *Refusé*.

EN MANCHES DE CHEMISE

In extremis.

— Il y faudra passer, mes petits amis.
— Passer où ?...
— Eh, parbleu ! à confesse !
— Ah ! pour ça, non !
— Moi je vous dis que si. De plus malins que vous, de plus fiers révoltés se sont agenouillés à ce tribunal de la pénitence... A l'heure suprême le : *qui sait ?* a courbé dans la poussière des fronts plus altiers que les vôtres.

— Subir cela, nous, des esprits forts ! Jamais !
Oh ! je sais que vous vous placez fièrement au-dessus des opinions et des maximes reçues ; raison de plus pour rentrer dans le giron, déserteurs que vous êtes.

— Allons donc, nous, libres-penseurs.
— Oui, vous, les vaillants chevaliers de la liberté d'examen, une heure sonnera où le derrière du rideau de la vie ébranlera vos convictions et vous ferez votre *mea culpa*.

— Ah ! c'est trop fort ! des athées, aller à confesse !

— C'est vrai, vous êtes les renégats de la foi, mais vous y passerez, c'est moi qui vous le dis ; vous y passerez, mes gaillards... *in extremis*.

— Ah ! ça, insipide blagueur, tu nous ravales. Qu'un trembleur de ta trempe fasse bon marché de ses convictions et donne à ses amis le spectacle d'une semblable palinodie, cela est admissible, mais nous, les soldats de la réforme, les porte-lumière de la raison ; nous les apôtres de la nature... nous rétracter et aller à confesse !...

— A confesse... et le reste... *in extremis*, à la plus grande joie de l'Eglise et pour l'édification de vos contemporains. Exemple : Henri Wolmar, votre maître en philosophie rationnelle ; il y est passé, parfaitement passé... *in extremis*.

Voici l'histoire ; elle peut volontiers faire pendant à celle de la *devote* que mon confrère Jules Lermina vous contait il y a quinze jours.



Vous savez s'il fut un intrépide athlète de la pensée indépendante, ce regretté Wolmar ; vous connaissez son ardeur à la lutte, et ses titres à la liberté de conscience sont nombreux.

Les dogmes religieux n'ont jamais été pour lui des principes reconnus, quelque sanctionnés qu'ils fussent par certains.

Les doctrines, à quelque école qu'elles appartenissent ont été sapées par sa logique méthodique qui a démontré par une argumentation irréfutable ce qu'elles avaient de choquant pour l'esprit humain.

Les cultes et leurs pompes ont été assimilés par lui à des spectacles où la vanité des églises étale l'appareil de leur fâche pour jeter de la poudre aux yeux de la foule abusée.

Les casuistes n'ont pas eu d'adversaire mieux armé ; il les a terrassés, démasqués, déconciés.

Les mystères, ces puissants pourvoyeurs de l'obscurantisme, n'ont pas rencontré d'antagoniste plus redoutable que lui. Les seuls mystères qu'il admit étaient ceux de la nature, parce qu'ils devaient, dans un temps donné, être pénétrés, approfondis et révélés par la science.

La foi et la révélation se bornaient pour lui au matérialisme métaphysique, et toutes ses conclusions aboutissaient uniquement au pénétrable et au palpable seuls.



Eh bien, tant de raison, tant de rectitude d'esprit, tant de jugement et de force de conviction, tout cela a été anéanti par une volonté de femme.



Il l'aimait, cette femme, il l'aimait à l'adoration, et malgré sa dévotion exaltée jusqu'à la bigoterie, malgré sa foi religieuse poussée jusqu'au fanatisme, il fit de cette femme la compagne de toute sa vie.

Quelle puissance que l'amour !
Ah ! c'est qu'il comptait sur les tendresses de son affection pour l'aider à recommencer avec succès l'éducation morale de celle qui en était l'objet.

Hélas ! il comptait sans la force active du confessionnal.

La jeune fille n'avait été autorisée par son directeur, un révérend père Jésuite bien confit, à contracter cette union qu'à la condition expresse qu'elle travaillerait de toutes les forces de son âme, sans cesse et sans relâche à la conversion de celui qui allait être son époux. Le cher directeur lui avait imposé cette tâche comme le seul moyen de racheter ce qu'avait de scandaleux et de damnable l'union d'une vraie catholique, pieuse fervente, avec un athée frappé de la réprobation de l'Eglise. Elle obéit et promit de venir chaque semaine rendre compte des progrès qu'elle aurait fait sur l'esprit du réproché et prendre les conseils du confesseur.



Les premiers mois du mariage se passèrent dans un calme de bon augure pour l'avenir des jeunes époux. Mais ce calme indigna l'impénitent Jésuite. Il tança vertement sa pénitente et la menaça des foudres du ciel, si elle n'accomplissait pas le vœu solennel qu'elle avait fait.



Un jour un nuage s'éleva et emmena, en pleine lune de miel, une tempête qui faillit engloutir le bonheur naissant de ce jeune ménage. Une question épineuse, un commandement de l'Eglise se glissa subrepticement au milieu de leurs épanchements amoureux.

« Tous tes péchés confesseras »
« A tout le moins une fois l'an. »

Ce fut la torche incendiaire jetée sur le baril de poudre, le brandon de discorde au milieu de l'harmonie conjugale. Oh ! la scène fut violente ! Les deux consciences se heurtèrent brutalement dans leurs convictions les plus profondes.

L'attaque et la défense se disputaient le terrain pied à pied et la bataille allait infailliblement aboutir à une rupture, lorsque l'idée d'une trêve vint heureusement suspendre les hostilités. On conclut un pacte de paix. Chacun consentit à renoncer à tout jamais à ces

irritantes questions de conscience, se laissant mutuellement libre de s'occuper à sa guise du salut ou de la négation de son âme.

Mais chacun, à part soi, faisait sa petite restriction mentale.

Wolmar disait : Elle y viendra, question de temps ; je ferai la lumière dans cet esprit circonvenu et égaré.

Elle disait : Tu y passeras, je l'ai promis ; tu y passeras, ne fut-ce qu'*in extremis*.

Les choses marchèrent ainsi jusqu'à l'intervention occulte du révérend père qui n'en voulait pas démordre.

Nouvelle crise, nouvelle paix.



Henri tombe dangereusement malade, la fièvre s'empara de lui, et quinze jours suffirent pour le mettre au plus bas. Les docteurs prononcèrent l'arrêt fatal : Il est perdu !

La douleur la plus vive s'assit au chevet du moribond. Mais avec elle l'inquiétude de la vie éternelle et les injonctions pressantes du confesseur vinrent brouiller l'esprit timoré de la pauvre épouse. Le salut ou la damnation de l'être aimé la préoccupèrent au point de lui faire envisager qu'il y allait de son âme à elle si elle ne parvenait pas à amener une réconciliation entre l'athée mourant et celui que le père nommait le Dieu de vengeance.

Alors tombant à genoux au pied du lit, toute éplorée, elle se mit à prier avec toute la ferveur dont elle était susceptible. Wolmar la vit, et, faisant violence à la souffrance, il lui demanda la cause d'une douleur aussi intense.

— Oh ! mon ami, c'est toi !... J'ai peur !...

— Peur que je meure ?... Allons, vois, chère amie, et si je dois subir le sort commun, le regret de me séparer de toi, le seul que j'emporterai, sera soulagé par l'assurance que j'ai que mon souvenir restera vivant dans ton cœur.

— Mais, songe donc... dans les dispositions d'esprit où tu es ! Oh ! mon Henri, reviens à Dieu, je t'en supplie et songe à l'éternité !

— Pauvre enfant pusillanime... l'éternité c'est le néant ! Laisse moi l'esprit en repos pour que mes derniers instants ne soient occupés que de toi, cher amour.

— Henri, si tu m'aimes, tu recevras le ministre de paix et de pardon qu'...

— Non, non, jamais !... Je ne soufflerai pas tout mon passé par la faiblesse d'un instant... Non, non ! pas de prêtre !



Le Jésuite informé de la résolution inébranlable du malade, conseilla d'obséder sans relâche l'esprit du patient. Suivant lui l'instant favorable pour la grâce n'était pas éloigné ; ce n'était plus qu'une question d'aggravation du mal et d'affaiblissement intellectuel ; il fallait y travailler sans répit.



Cette lutte morale incessante précipita le dénouement... La fièvre augmenta d'instant en instant, les forces physiques diminuèrent, les facultés baissèrent et l'intelligence, cette intelligence si vive, s'éteignit et le corps seul continua péniblement ses fonctions ; la crise approchait.

La dévote épouse, instrumentée par son digne directeur, qu'un bruit qui ressemblait au râle de l'agonie venait de mettre en éveil, la dévote épouse entra dans la chambre du malade et fut terrifiée de stupeur. Elle vit Wolmar si près de la mort, qu'elle ne put se retenir de faire auprès de lui une dernière tentative : — Henri, pour moi, pour notre famille, pour le monde, pour le scandale que ferait ton refus, reçois le prêtre, il est là. C'est le pardon, c'est la vie éternelle !... Confesse-toi, mon Henri !... sauve ton âme et la mienne.

Un hoquet guttural lui répondit. Elle l'interpréta comme un acquiescement et elle introduisit l'ecclésiastique qu'elle laissa tête-à-tête avec l'agonisant.

Le père Jésuite, fier de ses manœuvres, attendit un retour lucide, une étincelle de vie, la dernière peut-être, pour la mettre à profit... Mais rien, rien, rien ! la mort achevait son œuvre et le ministère du prêtre ne put s'exercer.

Il sortit... La future veuve l'attendait au passage. — Eh bien ? lui dit elle.

— C'est fini, répondit-il, et il s'éloigna.

Alors un rayon de bonheur envahit l'âme de la pauvre femme et sa physionomie refléta la joie du triomphe... Puis se penchant à l'oreille du mourant, elle lui fit ce dernier adieu.

— Au revoir, ami, là-haut... tu es absous, j'ai gagné ma cause.

Une dernière convulsion le tordit, et il expira.



Le lendemain les lettres de faire-part portèrent la formule consacrée :

Muni des sacrements de l'Eglise.

On réclama bien un peu à la cure, mais on passa outre en raison du grand exemple qu'une conversion si inspersée allait donner au *Sicéle*.



Pour ses confrères on libre pensée, aussi bien que pour ses religieux parents et amis, Wolmar y avait passé...

In extremis.

JEAN SANS-GÈNE.

ECHOS DE COULISSES

Le Grand-Théâtre nous prépare un ballet en deux actes et quatre tableaux, qui passera dans la seconde quinzaine de janvier. Le livret est naturellement de M. Dalia. Dans l'intérêt du musicien, souhaitons qu'il ne soit pas aussi inepte que celui des *Filles du Gros Guillot*, élucubration due, comme on sait, à la cervelle de ce littérateur distingué.



En feuilletant le recueil de la *Comédie*, je relève une naïveté colossale. Parlant de M^{lle} Blanc, après maints éloges à l'endroit de cette très-jeune chanteuse, ce brave journal lui promet un brillant avenir au théâtre, *poussée dans cette voie par M. Dalia* ! Voyez-vous M. Dalia passé à l'état de protecteur... des arts ! Quel Mecène.

M. Delabranche est par trop surmené depuis quelques temps; aussi sa voix s'en ressent; elle est molle, indécise parfois, en un mot elle sent la fatigue. Que ce ténor se ménage, s'il veut chanter longtemps.

Sur l'affiche du Grand-Théâtre, 2 décembre, *Premier jour de bonheur*. Farceur de directeur, va !!!
Reprise du *Diable au Moulin de Gevaert*.
Simple question :
1° Combien les amendes ont-elles rapporté le mois dernier?
2° Combien économise-t-on de mètres cubes de gaz chaque soir?
3° Pourquoi le directeur n'a-t-il pas débité lui-même les stances à Rossini. On lui devait bien cela, pour le concours qu'il a prêté à la représentation donnée au bénéfice de M. d'Herblay.

On me rapporte un grave événement qui se déroulerait dans les coulisses du Grand-Théâtre.
Un pompier, souvent de service, persuadé que les représentations ne pouvaient marcher sans lui, demande à ce que son nom soit mis en vedette sur l'affiche au-dessus de celui de M^{me} de Taisy.
Refus de la part du directeur. Obstination du pompier. On change le pompier, son successeur émet la même prétention.
Espérons que dans sa haute sagesse, M. d'Herblay trouvera le moyen d'arranger cette affaire sans procès.

Edmond WALTER.

EN L'AIR

Festons et astragales

On voyait la semaine dernière sur la devanture d'un magasin, près l'allée de l'Argue.

BAUDIN

Fermé pour cause de décès. Cela m'a bien étonné; nous n'étions pas encore au 3 décembre.

Dans la rue Impériale on distribue des prospectus commençant ainsi : 4,000 séducteurs sont arrivés cette nuit et se vendent... etc.
4,000 !... Il n'en faut pas tant, je crois. Nous avons bien plus que ça, de séductrices qui courent les rues, — dans les mêmes conditions.

Ce que peut coûter un imparfait du subjonctif.
X*** jeune et intéressant petit crevé, accoste une dame (?) et lui dit :
— Pardon, madame, vous ne désireriez pas que je vous accompagnasse?...
La dame interpellée se retourne brusquement :
— Pour qui me prenez-vous, monsieur?...
Et en même temps un vigoureux soufflet faisait regarder d'un autre côté notre amoureux transi.
La vérité est que la dame peu habituée aux finesses de la langue française avait compris tout autre chose. De là son indigne action.

Depuis qu'une nouvelle cargaison de jésuites est venue s'abattre ici... et qu'ils commencent déjà leurs manœuvres à l'intérieur, sans saisie, je tiens toujours mes mains sur mes poches; car je raffole des Napoléons, moi. (On a bien compris, et c'est un bon-à-partie, que je ne parle que de mes louis... d'or, seulement).

L'infortunée reine détruite, va dit-on, fonder un organe dévoué à sa cause?...
D'après mes renseignements particuliers, voici le titre et les rédacteurs du nouveau journal.

LE COC...ORICO

ORGANE MARFORISTE. (journal des maris forts). Avec MARFORI pour les articles féminins et religieux.
— LE PADRE CLARET pour les critiques théâtrales, de cafés-concerts, les bruits de ruelles, etc. etc.
— LA SOEUR PATROCINO sera chargée des objets de mode....
Enfin, DON FRANÇOIS D'ASSISES sera le gérant ou l'homme de paille de la rédaction.
Comme toute feuille doit avoir une couleur, celle-ci sera jaune....
N.-B. — Les lignes seront peu espacées, afin que le blanc ne domine pas trop....

Un dernier mot sur l'Espagne.
Savez-vous pourquoi les églises de ce pays là ont de la barbe?...
Cela vous étonne?...
Eh ! bien, c'est parce qu'on les rase.
Il serait à souhaiter que les nôtres en eussent aussi !...

LOUIS BADIN.

Nous avons reçu la brochure annoncée sur l'Exposition universelle de Lyon en 1870.
Cette brochure contient un plan exact du palais projeté et se vend 30 cent. chez tous les marchands de la ville.
Nous en reparlerons prochainement.

SCÈNE VÉRIDIQUE

PERSONNAGES : X... et Y...

— La rue — 8 heures du soir. —
X. — Vous êtes célibataire, mon bon, et j'ai pour vous quelque affection. Eh bien ! là, vrai ! vous êtes trop sage et si je vous répétais ce que j'entends parfois...
Y. — Dites toujours...
X. — Que diable ! on peut être fort honnête garçon et philosophe moins austère que vous !
Voilà ce qu'on dit. — Mon Dieu, je sais bien, le premier pas coûte toujours... — Tenez ! je vous veux du bien décidément, et si vous voulez que je vous cède pour l'hiver une gentille compagnie...
Y. — Dites toujours...

X. — Il faut d'abord que je vous raconte comment la chose m'est venue. — La seconde fois que je la vis, je lui demandai : « Voulez-vous venir chez moi, ma charmante ? » Ce n'est guère malin, vous voyez. — Eh bien, mon cher, devinez ce qu'elle m'a répondu. Je vous le donne en mille... Vous m'en voyez encore tout ahuri.

Y. — Dites toujours...
X. — Elle me répondit en face, et les yeux dans les yeux : « Combien me donneriez-vous ? »
Y. — Il paraît que vous ne lui plaisiez guère.
X. — Tant. — Elle voulait davantage; mais enfin nous tombâmes d'accord, et à l'heure dite elle tint parole.
Y. — Peut-on savoir l'heure et le jour ?
X. — Parfaitement. Je m'en souviens comme d'hier; c'était le soir de la Toussaint à dix heures.
Y. — Tiens ! tiens ! — Et vous l'appellez ?
X. — Vous concevez; ce que je vous en dis, c'est pour vous être agréable. Quand on vit seul, c'est bien triste, et à nous autres l'argent ne laisse pas trop de regrets.
Y. — Et vous l'appellez ?
X. — C'est la petite... — C'est entre nous, n'est-ce pas ? C'est la petite Nini Plumet.
Y. — Ah bah ! — Tiens ! tiens ! Qui l'eût crû ? Si jeune encore ! Ma parole, j'ai presque envie de ne pas vous croire... Mais, je vous remercie : je ne suis pas aussi austère que vous paraissez le croire. Votre confiance appelle la mienne. Ecoutez ! J'ai rencontré une fillette toute jeune, toute novice. Je lui ai fait quatre ou cinq mois de cour assidue et aujourd'hui je lui donne... devinez ?
Y. — Dites toujours...
X. — Rien du tout. — J'ai voulu lui faire des cadeaux; elle a refusé. « Qu'aurait-on dit ? » Et puis, elle ne veut pas de cadeaux, ni d'argent. C'est superbe, n'est-ce pas ?
Y. — Dites toujours...
X. — Tenez ! le jour de la Toussaint, — justement le jour de votre aventure, — nous avons passé ensemble la soirée... — J'ai envie de la lâcher, la voulez-vous ? Désirez-vous que je vous donne son nom ?
Y. — Dites toujours
X. — Vous concevez; ce que je vous dis, c'est pour vous être agréable. Quand on ne trouve de femmes qu'au fond de sa bourse, c'est vexant. Il est doux d'économiser quelques louis.
Y. — (avec conviction). — Peste ! je le crois bien ! — Et, ce trésor, vous l'appellez ?
Y. — C'est la petite... — C'est entre nous, n'est-ce pas ? — C'est la petite Nini Plumet !
X. — Ah ça ! vous moquez-vous de moi ?
Y. — Tout comme vous de moi, apparemment. Je vous conte une histoire très-véridique, voilà tout. Tant pis si elle contredit un peu la vôtre ! Sur ce, bonsoir !
X... court encore.

Pour copie conforme,
Claude ROC.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

La Navette de Tarare donne un mot carré très-intéressant !

Napoléon	(Cheval qui a gagné plusieurs courses.)
Auricula	
Potentat	
Ouistiti	(Petit singe.)
Libretto	
Enfantin	
Ocellata	(Billes, jeux d'enfants.)
National	

Et dire que notre gérant possède ce nom auguste sur son extrait de naissance... et dans son dossier judiciaire !
Le veinard !...

Quai du Port, près de la place Neuve :
Continuation des lieux d'aisances. Entrée libre.
Depuis trois jours et deux nuits je suis à me demander ce que peut bien être la continuation d'un pareil lieu.
(Tablettes de Marseille.)

A défaut de style, il y a parfois des idées dans le *Calino*, témoin le mot suivant :

Le curé de la petite ville de R... en Bretagne enterrait l'autre jour sa servante.
« Marie, s'écria-t-il sur la tombe de la pauvre fille, tu m'as servi fidèlement toute ta vie et tu es morte en sainte. »

J'emprunte aux *Tablettes de Marseille* une nouvelle à la main, qui m'a procuré un de mes meilleurs éclats de rire. Jugez-en :

Ce jour-là, la foule fut vivement intriguée. Ce qui attirait son attention, tandis que le régiment passait, ce n'était ni la moustache frisée de l'adjudant blond, ni le pommette flamboyant de la canne du tambour-major. La foule lorgnait la jeune et fraîche cantinière qui trotteait crânement, tandis que sa jupe courte ondulait contre ses jambons, emprisonnés dans un pantalon du plus beau rouge. Bien qu'elle soit très-jolie — ce jour-là, pourtant, le charme de sa personne n'était pour rien dans l'attention dont elle était l'objet.
Une fissure indiscrète du pantalon, lon, lon, s'échappait, paît, paît, un pan d'étoffe claire qui n'était ni la lustrine, ni le drap rouge.
Et ce pan d'étoffe que la cantinière ne pouvait voir, s'allongeait, se mettait en évidence à mesure qu'elle faisait du chemin.
Bien après le passage du régiment, alors que le bruit des clairons s'éteignait au loin, les groupes se demandaient ce que cela signifiait.
— J'y suis, dit quelqu'un; la jolie cantinière veut montrer que c'est elle qui distribue les petits verres aux soldats.
— Oui, mais alors répartit un autre, cette jeune fille a tort de ne pas mettre en pratique le proverbe qui dit :
A bon vin, pas d'enseigne.

Eugène PERDAIL.

— Tiens ! te voilà, Calino !
— Ce cher Z... ! Je ne te reconnaissais pas... Tu as vieilli, vieilli !
— Et dire que nous étions du même âge... dans le temps !
Méphistophélès.

Une réflexion pleine de malice découpée dans le *Gaulois* de Bordeaux, un journal fort bien fait ma foi :

Ce qu'il y a de curieux dans les chasses de la cour, c'est que le nombre de pièces mises à bas, est toujours en raison du rang du chasseur. Cette règle est invariable. A tel point que l'on peut dès à présent poser ce problème aux mathématiciens de nos lycées : — Le nombre de lièvres tués par un simple mortel étant de 35, trouver la qualité de celui qui en a abattu 255 trois centièmes.

Même crû, même tonneau :
Si la famille des Granier, dits de Cassagnac, était intelligente et sincère, elle changerait le titre actuel de son journal.

Il serait plus vrai de mettre :
Journal sans empire sur le Pays.
Je conseille à la police d'acheter le dictionnaire de Larousse.
Les armées ne seront fortes que le jour où elles seront retranchées.

J'ai promis de citer souvent la *Vie lyonnaise*, je m'exécute : Qui le croirait ! J'ai découvert un article dans le dernier numéro du *Grognon*, signé Edouard Noël.

Dans lequel je trouve des renseignements très-curieux et très-amusants sur les fêtes de Compiègne :

M. Sarcey, qui depuis longtemps attendait son tour, enfin cette année a vu le souverain exaucer ses vœux les plus chers. M. Sarcey a été invité, mais il n'y est pas resté longtemps et il est revenu tellement effrayé de ce qu'il avait vu... qu'il a fait l'éloge de l'abrégé d'*Histoire ancienne* de son ami About. Ceci est un secret entre vous et moi, surtout ne me trahissez pas. Il savait qu'au milieu du festin, alors que tout le monde était réuni et fêtait gaiment Bacchus, il savait, dis-je, que l'ombre de Baudin, évoquée par le spiritiste Sardou, et chargée de toutes les feuilles saisies en son honneur, a fait son apparition et a jeté la terreur parmi les invités. Là s'arrêtent mes renseignements. De retour à Paris, le *lundi* du *Temps*, à qui on avait demandé le secret, a voulu raconter sous le voile du *spectre de Banco* les péripéties de cette étrange apparition, mais un malicieux a reconnu Baudin — aujourd'hui ne le voit-on pas partout, — et on a coupé l'article.

PE-NEY.

L'ÉTUDIANT DE PREMIÈRE ANNÉE.

Il a dix-neuf ans, est imberbe, à l'air naïf et semble heureux d'être sur terre; c'est le fils d'un notaire, d'un avoué ou de quelque honnête boutiquier. Encore bourré des pensums et des haricots du collège, il arrive à Paris, confiant dans l'avenir, heureux du présent et se hâtant d'oublier le passé, surtout les conseils de son brave père qui, en l'embarquant lui a recommandé le travail et l'assiduité aux cours.

— Faire mon droit ! allons donc ! s'écrie-t-il en sautant hors du wagon, prétexte fallacieux pour jouir de la liberté à laquelle j'aspire depuis si longtemps. N'ai-je pas pendant nombre de jours et mois assez pâli sur ces affreux bouquins qui ont noms Tarite, Salluste, Horace, Cicéron, Tite-Live ? N'en ai-je pas tourné et retourné les feuilles, quelquefois sans pouvoir parvenir à en comprendre un seul mot ? N'ai-je pas été assez souvent privé de sortie pour avoir mal interprété Xénophon ou Sophocle, pour avoir écorché Plutarque ou saint Chrysostôme et n'avoir jamais pu comprendre Platon ? De plus, l'année dernière, n'ai-je pas été privé de toutes mes grandes vacances pour avoir fait la cour à la fille de mon proviseur ? Cependant, grand Jupiter, je te prends à témoin, mon amour pour cette naïve jeune fille était purement platonique. Mais le grand chef des pions n'a pas voulu entendre raison et, malgré toutes mes récriminations, m'a bloqué pendant deux mois. Et, après un pareil martyre, on voudrait que je me pose sur l'estomac Ortolan en compagnie de Troplong, Royer-Collard et Tripiet ! Oh, non, jamais ! l'indigestion serait trop forte. Suivons un régime plus convenable et menons une existence plus douce. Je suis jeune, à moi Paris, ses plaisirs et ses déesses ! —

Sur ce, il sort de la gare et trouve un de ses amis qui est venu l'attendre. L'ami est ordinairement étudiant de seconde ou de troisième année; c'est lui qui est chargé de piloter l'arrivant et de le mettre au fait des us et coutumes du quartier.

Comme la couleur le fait peu neuve.
Fi donc ! est-ce que les vêtements taillés par les ciseaux inhabiles d'un tailleur de province sont dignes de couvrir les formes avantageuses d'un étudiant comme lui ! et il met de côté ses vêtements pour arborer les costumes les plus excentriques, les plus extravagants et les plus grotesques. Il a un besoin impérieux de se mettre en évidence, de se faire remarquer et surtout de faire du bruit. Y a-t-il une querelle, du chant comme l'on dit, vous êtes sûr qu'il y sera.

Son ami l'a présenté aux femmes les plus à la mode du quartier et, quelques jours après, on le voit entrer dans un restaurant avec une femme sous le bras. Il entre fier, arrogant, hautain; pour peu il vous écraserait. Ah ! mais aussi, il a une femme et qu'elle femme ! remplie de chic. Elle a une toque à plumes, un jupon bien empressé qui fait frou frou, et une jolie robe de soie dont elle n'a jamais vu le prix. Elle rit comme une folle, boit comme un Auvergnat et parle comme Cambodge; en un mot, c'est une fille charmante. Il fait servir un dîner plus que confortable, boit des vins fins et finit par le champagne. Lui et sa compagne devenue très-tapageuse, sortent du restaurant légèrement éméchés, puis, vont finir la soirée à Bullier. Après le bal, le souper les achève et sur les une ou deux heures du matin, ils rentrent

Dodelinant de la tête
Barytonnant du cul,

se couchent et, le lendemain, se réveillent tout hébétés.

— Ah ! mon cher, dit-il à un de ses amis, je me suis diablement amusé hier; j'étais avec Nini et nous avons diné chez Magny. Nini est charmante, c'est une fille truffée de zinc.

— Oui, répond l'autre, j'ai toujours trouvé qu'elle était *parrie* de chic; aussi me plaît-elle beaucoup.

Il est de toutes les parties, les réunions, est membre de la société des canotiers et chef d'équipe du *Lizard*. Il vient s'amuser et s'amuse; il boit, il aspire la vie à longs traits. Comme il se l'est promis en arrivant à Paris, il n'a jamais mis les pieds aux cours. Il a pris ses inscriptions, c'est déjà beau de sa part et il ne faut rien lui demander de plus. L'époque des examens arrive; les siens sont nuls et il part en vacances en criant à l'injustice.

Il est éreinté, exténué, n'en peut plus; sa pâleur l'enlèche, car il veut passer pour un viveur et il est bien aise de poser pour le noceur ! Par son langage, ses gestes et surtout son accoutrement, il épate ses amis de collège et les traite de gamins. — Vous autres provinciaux, leur dit-il, vous n'êtes pas à la hauteur; vous ne comprenez pas. — Les amis l'écoutent avec respect et le regardent ébahis, puis, incontinent s'en vont commander un costume pareil au sien et voilà tous les jeunes gens d'une petite ville costumés de la même façon.

Il ne veut pas qu'il soit dit qu'il ait passé une année à Paris pour rien; aussi veut-il se poser en Don Juan auprès des jeunes filles, ce qui lui attire quelquefois une verte correction, soit de la part d'un père ou d'un frère.

Les vacances finies, les remontrances de la paternité l'ayant quelque peu intimidé, il revient à Paris, promettant de suivre plus assidûment les cours, mais n'en fait rien.

Tel est l'étudiant de première année.
Par la suite, avocat beau parleur et poseur, notaire pédant ou avoué subtil, il sera toujours le même. Il faudra quand même qu'il se mette en avant et semontre; qu'il fasse parler de lui et épate les gens, seulement d'une autre façon.

Maintenant, pour clore, faut-il comme beaucoup d'autres avant moi, m'écrier aussi : *O tempora ! o mores !*

LÉON NORTON.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

On a joué, mercredi dernier, pour la première fois, aux Célestins, le *Myosotis*, pièce en un acte et en vers de notre collaborateur Barrillot. Par un sentiment de réserve facile à concevoir, il ne nous est pas permis de traduire ici toute notre pensée et de raconter entièrement au lecteur l'indécible plaisir que nous avons éprouvé à l'audition de ce petit chef-d'œuvre de sentiment. Laissons à nos confrères le soin d'apprécier à sa véritable valeur l'œuvre du poète populaire, et constatons seulement l'accueil enthousiaste et tout spontané qui lui a été fait par le public lyonnais.

Le vers de Barrillot, qu'il exprime les impétueuses et brûlantes ardeurs de la passion, ou les doux accents de la rêverie, a cela de particulièrement remarquable, qu'il conserve toujours une forme ample et majestueuse; il va droit au but et frappe juste et ferme.

Le dirai-je, le puissant voisinage de Legouvé n'a nullement été préjudiciable au *Myosotis* ! au contraire... et je parierai réfléchir le sentiment général des spectateurs, en affirmant que, des trois pièces qui ont été données ce soir-là, le lever de rideau seul a produit une impression durable dans la salle.

Je suis heureux de trouver dans une telle circonstance l'occasion de rendre hommage, une fois de plus, au talent sympathique de M. Laty, qui a fait de son personnage de poète une création réellement étonnante; la scène de l'agonie, entre autres, est d'un réalisme effrayant.

Mes compliments aussi à Mlle Meyronnet pour le cachet qu'elle a su donner à un rôle difficile et ingrat.

JULES FRANTZ.

P. S. — A Samedi prochain le compte-rendu de l'affreux attentat dont M. d'Herblay vient de se rendre coupable contre la *Norma*. — Plusieurs victimes. Détails affreux ! 2,000 témoins à charge. Condamnation probable !

J. F.

CONCERT

Il y avait foule, dimanche passé, dans les salons du cercle de la Fanfare lyonnaise : on célébrait la Ste Cécile.

Le soir, après le banquet traditionnel, avait lieu une soirée-concert où la plus franche cordialité n'a cessé de régner.

La plupart des artistes du Grand-Théâtre étaient venus prêter leur gracieux concours à cette fête d'amis, — nous allions presque dire de frères, — et se sont fait justement applaudir et rappeler.

Nous avons remarqué avec un plaisir réel la faveur spéciale dont ont joui et les poésies de notre collaborateur Barrillot et la jolie musique de M. Marc Burly, notre compatriote.

En somme, la soirée a été charmante pour tous : artistes de talent justement appréciés d'une part, et de l'autre, des invités enchantés de leur soirée.

E. R.

Correspondance.

EDMOND M. — Recevrez lettre.
H. R. à Paris. — Vous êtes des nôtres. Accepté en principe. Recevrez une lettre du rédacteur en chef.
K. à Clermont. — Châtiez, châtiez sans cesse.
V. I. — J'irai vous voir la semaine prochaine. F.
N. B. — Préparez quelque chose.
P. D. R. — (ex-négociant). — Farceur !... Apportez donc votre acte de naissance !
A. B. S. — Passera avec corrections.
L. C. — Raisin trop vert !
J. H. N. — Merci de vos sympathies. Continuez vos notes.
V. R. — Oh ! madame, madame. J. F.

POURQUOI ?

QUESTIONS POLITIQUES ET AUTRES

Par Jules PEIPEL

Prix : 30 c.

En vente à Paris, chez DEFAUX, 8, rue du Croissant et chez tous les Libraires.
A Lyon, au Bureau des Journaux, 34, rue Tupin.

BIOGRAPHIE D'ALPHONSE BAUDIN

par Jules LERMINA

Prix : 40 c.

Chez Armand LÉON, 20, rue du Croissant, à Paris.
Dépôt à Lyon, au Bureau des Journaux, 34, rue Tupin.

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERC.

LYON. — IMP. DE V^e CHANOINE, PLACE DE LA CHARITÉ, 10.